

Carte blanche à Leïla Sebbar

Elisabeth,

Samira,

Odette

et les autres...



© Marion Senones. Porteuses d'amphores.

C'est à Besançon, en mai 2006. Je vais raconter *Mes Algéries en France*, là où Gustave Courbet a vécu, l'un des rares artistes qui ait cherché à comprendre la Commune, cette révolte parisienne qui a terrifié tant d'artistes et d'écrivains, hors la grande Louise Michel, bannie en Nouvelle Calédonie où elle découvre d'autres révoltés, les Kabyles Mokrani. Je rencontre trois femmes de passion. Elisabeth l'Algérienne, Marion l'apicultrice, Jacqueline la menuisière. On parle, on se revoit à Paris. Des photos de l'Algérie coloniale et de l'Algérie indépendante où Elisabeth et Marion sont allées. Elles en ont fait un livre. ELISABETH TROUCHE est née à Oran. Elle quitte l'Algérie en août 1962. Comme j'aime les écoles de la 3^e République, elle aime les gares où son père a été chef de gare : Biskra, Sétif, Constantine, Oran et la dernière, Sidi-Bel-Abbès. Pour son père et mère elle retrouve les traces de l'enfance à Oran, Biskra, Sidi-Bel-Abbès, et les Algériennes qu'elle a aimées, elle les donne à lire, à voir aussi, des portraits sensibles, justes, bouleversants : Aïcha au balcon, Dzair la Noire, Khaira l'espionne, la femme au coffret... on voudrait en lire bien d'autres.

On avait bavardé longuement au Sélect, à Paris. Je voulais entendre l'Algérie de ces années 2000, aujourd'hui, maintenant, sans la charge de ma propre histoire. Elle parlait, je l'écoutais. Elle, c'est SAMIRA NEGROUCHE, jeune, poète et médecin à Alger. Je connais son père, elle l'a raconté dans *Mon Père*, je l'ai vu à l'image, présence d'un père absent. Samira a poursuivi son récit algérien par lettres. Les timbres sont aussi beaux que ceux des

lettres algériennes de Eliette Loup-Hadjeras, des coquelicots, des Ksars, le phare de Ras-Afia, des cigognes aussi. Elles sont à lire, là, dans ces pages *d'Etoiles d'Encre*. On entend les bombes des attentats d'Alger, avril 2007, les colères de Samira, ses questions politiques et existentielles, ses tourments. Ce qui l'apaise, sa grand-mère Gida, les poissons grillés de Ténès, l'orangerie de Djélida. C'est pour Gida et l'orangerie que je reviendrai à Alger. Samira sera mon mentor.

Ce matin, 19 juin 2007, passe, dans ma rue à Paris, une femme kabyle qui ressemble à Gida, même foulard, même robe à larges fleurs, même fouta jaune, noire, rouge à rayures brillantes, plus jeune que Gida.

Il y a quinze ans environ, j'avais découvert une femme aussi étonnante que celle qui a toujours ma préférence Isabelle Eberhardt, je veux parler de ODETTE DU PUIGAUDEAU. Lisant son livre *Pieds nus à travers la Mauritanie*, j'avais suivi une femme intrépide et son amie Marion Sénones dont je ne connaissais pas encore l'habileté du dessin ethnographique. Il me semble que c'est dans ce livre qu'elle parle des jeunes filles qu'on engraisse de force pour le mariage. L'arrondi généreux est un critère de beauté féminine, de richesse aussi, il faut des litres de lait pour approcher le poids idéal.

MONIQUE VERITÉ, longtemps bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, a publié une belle biographie : *Odette du Puigaudeau, une bretonne au désert*, préface de Théodore Monod (Payot 2001). Elle présente, ici, après les lettres algéroises de Samira Negrouche et les Algériennes d'Elisabeth Trouche, les aventures de Marion et Odette, des amies de cœur et de vie, discrètes sur leur longue histoire d'amour. Elles vont à dos de chameau à travers la Mauritanie qui n'avait jamais vu deux fem-

mes blanches, voyageant seules, sans maris, ni oncles, ni pères, ni frères, ni fils pour les protéger, curieuses de tout, de l'Autre, étranger absolu, attentives et bienveillantes, on pense aux deux Germaine : Germaine Tillon et Germaine Laoust-Chantréaux pionnières de l'ethnographie, l'une des Aurès, l'autre en Kabylie dans les années 30, avec carnets de croquis et de notes, cahiers, appareils photographiques, mulets et mules, matériel de bivouac... Marion et Odette ont multiplié les voyages mauritaniens, les livres, les photos, les croquis, les dessins, jusqu'en 1961, date de l'indépendance de la Mauritanie et du ralliement de Odette du Puigauveau au Maroc où elle s'installe. Elle meurt à Rabat en 1991 à 97 ans. Monique Vérité l'a rencontrée souvent lors de ses séjours marocains.

Comme Isabelle Eberhardt, Odette du Puigauveau, fuyant l'Europe industrielle, trop étriquée pour elles, découvre des peuples nomades aux règles immuables, à la sagesse ancestrale, à la distinction aristocratique, à la beauté bientôt dégradée par les effets de la colonisation qu'elles mettent en cause l'une et l'autre comme destructrice des mœurs et des traditions de pays où l'islam est hospitalier et tolérant. Mais Isabelle et Odette qui n'ont pas eu à lutter pour vivre librement, suivant leurs passions et leurs désirs, se sont peu préoccupées du statut et du sort des femmes dans les pays qu'elles ont adoptés comme terres d'aventure spirituelle et intellectuelle, terres d'émotions, l'Algérie, la Mauritanie, le Maroc.

LES ALGÉRIENNES D'ELISABETH TROUCHE



© coll. Elisabeth Trouche. "Aïcha" Oran. 1947

Aïcha

« Mon cœur y s'ouvre !! » s'exclamait ma mère dans les moments de bien-être intense et inattendu. Ces mots appartiennent à Aïcha.

Elle faisait le ménage chez mes grands-parents, à Oran ; un soir de canicule, elle avait frémi sous la caresse d'une brise soudaine, lâché son balai, et s'était immobilisée sur le balcon dans une sorte d'extase pour pousser ce cri : « Mon cœur y s'ouvre ! » ; elle ignorait que la famille allait s'emparer de cette expression pour la léguer aux générations suivantes.

Je prenais plaisir à voir ma mère mimer cette scène à laquelle elle avait assisté. À sa mort, j'ai hérité de l'album photos de sa jeunesse. Communiantes et mariées en robe blanche, promenades en bord de mer, fêtes familiales, personnages sérieux et figés dans des habits de cérémonie, et puis cette photo d'une femme algérienne posant sur un balcon, avec pour légende « Aïcha, 1947 ». Ce cliché m'émouvait et me décevait à la fois. Voilà qu'Aïcha se mettait à exister, mais avec si peu de chair. Quel était son nom de famille ? Quelle était son histoire ? Avait-elle aussi des mots dans la langue des Français pour faire entendre une humiliation, une tristesse, une joie ? Mes grands-parents ont-ils essayé de la connaître ? L'ont-ils aimée ?

À mon premier retour à Oran, en 2001, j'ai retrouvé l'immeuble de l'avenue Foch - je ne l'avais jamais vu - grâce à la grille du balcon qui se dessine ici sur le tablier d'Aïcha. Il m'a presque semblé la voir, entre ma grand-mère et ma mère, se pencher vers moi.

Aïcha, tu as su capter le regard voilé des colonisateurs et tu es restée ensuite dans leur mémoire d'exilés. Tu es maintenant dans la mienne, grâce à ma mère. Vous êtes toutes les deux dans cet album ; chaque fois que j'en tourne les pages, « mon cœur y s'ouvre »...

E.T.
Avril 2007



© coll. Elisabeth Trouche. "Dzair" Biskra. Novembre 1958

Dzair la noire

Mon père venait d'être nommé chef de gare à Biskra, petite ville (à l'époque) au Nord du Sahara. La « nurse » Dzair, telle que ma tante la nomme pompeusement sur la photo, ne savait dire que quelques mots en français. Ma mère en possédait encore moins en arabe. Un jour, elle dut aller en courses. Avec force gestes et mimiques, elle recommanda alors à notre femme de ménage de ne pas s'approcher du bébé pendant son absence. Mais à peine arrivée au marché, elle vit notre Dzair, affolée

d'avoir dû abandonner la petite dernière, galoper vers elle en criant tout essoufflée « Malma ! Malma ! Malma ! » Ma mère imagina le pire et rentra à la maison en courant.

Du fond de son berceau, la petite en sueur continuait à hurler, encore effrayée par cette grande Algérienne tellement noire qui s'était simplement penchée sur elle. Il ne fallut bien sûr pas longtemps à Dzaïr pour se faire adopter par ma petite sœur qui ne cessait par la suite de grimper dans ses bras.

Si ce souvenir me fait sourire aujourd'hui, un autre épisode de mon enfance lié à Dzaïr me fait encore honte. J'avais alors huit ans ; élève timide et sage, je craignais plus que tout le regard des autres, et mon idéal était de passer inaperçue. Un jour où j'avais oublié mon goûter, je reconnus soudain avec stupeur Dzaïr qui longeait ma salle de classe à grandes enjambées, flottant dans ses pauvres habits ; elle entra sans frapper, sans un mot d'excuse, me chercha du regard et me trouvant enfin recroquevillée à ma place, posa avec brusquerie mes tartines sur mon bureau. Interruption du cours. Stupeur générale. Tous les regards convergèrent vers moi. Le visage en feu, je feignis l'incompréhension. Et puis elle sortit, raide et digne, fière du devoir accompli tandis que je la suivais des yeux comme s'il s'agissait d'une étrangère.

E.T.

Avril 2007



© coll. Elisabeth Trouche. "Kheïra." Oran. Août 1955

Khäira l'espiègle

Deux paires de petites sandales blanches. Et une sandale, plus grande, l'autre en retrait. Peut-être Khäira ne l'a-t-elle pas encore enfilée. Peut-être est-elle sur le point de sortir.

Le récit de ma mère, mille fois raconté : en lui prêtant ses chaussures, elle permettait à sa jeune femme de ménage d'échapper à la filature de son frère. Dès la fin de son service, Khäira l'amoureuse, anonyme sous son voile, volait dans ses sandales aux sept lieues.

J'imagine ma mère complice sur le balcon, suivant des yeux les petites taches blanches jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans le Village Nègre.

Ma mère et Khäira, liées dans un grand éclat de rire, fières de leur pied de nez aux oppresseurs.

E. T
Mai 2007



Aïcha, gare d'Oran

Dans le placard bleu au fond du couloir, une boîte secrète. Aïcha l'ouvre pour moi. « Le cahier du bonheur » : photos de stars, textes de rêveries et de chansons : un journal d'adolescente, celui d'Aouali, sa fille, maintenant mariée en Angleterre, mère de deux enfants. Elle ne l'a pas vue depuis des années, n'a pas voulu aller à son mariage, « tu te rends compte, elle ne nous a pas obéi, elle a épousé un Anglais, même pas musulman... ». Je verrai aussi le petit bureau bleu, un dossier scolaire, et puis un album photos. Aouali toute petite dans les bras d'une infirmière. C'était en France. Aouali, les jambes

déformées par la polio, avait passé deux ans dans un hôpital. D'autres photos d'une enfant au regard triste, tenant difficilement debout sur une jambe plâtrée. Aïcha me dit la longue et difficile séparation, la demande d'adoption tentée par l'infirmière française, et le retour de la petite, 4 ans, étrangère dans sa famille ; sur les murs du couloir, des rayures rappellent le vélo qui servait d'outil de rééducation. J'emporte de la gare d'Oran l'adresse d'Aouali. Je lui enverrai dès mon arrivée en France les photos du cahier du bonheur et du petit bureau bleu.

Quelques mois plus tard, Aouali reviendra à Oran, ouvrira la porte de l'appartement de son enfance, serrera sa mère contre elle et lui présentera ses deux garçons.

Cet appartement, c'était aussi le mien, il y a très longtemps.

Mon retour a permis celui d'Aouali. Elle a retrouvé sa mère. J'oublie que je n'ai retrouvé que des fantômes. Les rayures sur le mur, c'étaient peut-être aussi les miennes.

En écoutant Aïcha, j'ai retrouvé l'accent de ma mère.

Moi aussi je l'ai serrée contre moi.

Mars 2007

Elisabeth Trouche

LETTRES DE SAMIRA NEGROUCHE

Alger, le 12/04/2007

Ma chère Leïla,

Voilà près de dix jours que je t'ai posté une lettre d'Ath Douala en promettant de te réécrire dès le lendemain matin, sauf que ce jour-là c'était mercredi, celui des bombes que tu sais... et alors cette question ne cesse de retentir dans ma tête avec un écho insupportable, celle où tu me demandes de te raconter Alger, l'Algérie, comment vont-elles ? Jusque-là je voulais te dire que le cœur est gros et qu'il faut à la façon du proverbe algérien : Laisser le puits avec son couvercle (désolée, interruption téléphonique, une chercheuse du CNRS me demande si elle peut maintenir son voyage pour Alger, que répondre ?).

Donc, oui, à force de maintenir le couvercle fermé, le puits a fini par exploser.

Le sentiment oscille entre impuissance et colère, ce n'était pas une surprise, plus rien ne me surprend dans ce pays, je dirais même que je m'y attendais fortement, c'est la conséquence logique des multiples mises sous tension de ce peuple. Je suis en colère Leïla, quand un bus d'étudiants explose face au palais du gouvernement parce que ce sont de jeunes étudiants qui n'ont rien demandé, je suis en colère quand l'explosion retentit à quelques cent mètres de chez moi et que je suis obligée de chercher France Info sur Internet pour savoir

ce qui se passe (tu vois la magie internet !) au même moment où dessins animés et feuillets koweïtiens se succèdent sur l'ENTV et Canal Algérie. Le mensonge va loin, jusque dans les cadrages suspects des caméramans algériens. Voilà ce pays de beaux-parleurs, le mensonge va loin et l'optimisme est une cacophonie sonore, voilà l'utopie algérienne, « c'est de la faute à personne », encore moins celle de la réconciliation ou de la misère sociale. Heureusement que le peuple, lui est conscient. Il y a quelques mois, au sortir de l'hôpital de Bab El-Oued, j'ai pris un taxi, le chauffeur de ce taxi m'emmenait au Télémy et disait que Bal El Oued et ses hommes vivaient au 17^e siècle, il parlait plus du Climat de France (quartier fort défavorisé) que des beaux immeubles qui font face à la place El Kettani ; il disait que ça allait exploser et que ce serait bien fait pour nous.

Aujourd'hui, les terrasses de café revivent place Audin, la police a sorti ses nouvelles Volkswagen et Toyota et les sirènes retentissent comme dans une série américaine. Hier des meutes de jeunes footeux criaient " Allah Ouakbar " (Dieu est grand) au sacré cœur.

Voilà ce pays entre foot et religion, même vide, va trouver ta place au milieu de tout ça !

Je t'embrasse avec la promesse de t'écrire de belles choses la prochaine fois, si rien d'autre n'arrive sous mes yeux d'ici là...

À bientôt
Samira

P.S. : un ami écrivain irakien, Jabbar Yassin Hussein, devrait t'écrire, Behja m'a assuré que je pouvais transmettre ton adresse.

Alger, le 06/05/2007
11 h 40 à la grande-poste

Chère Leïla,

Comment vas-tu en ce jour de présidentielles ? Crois-moi, la France est regardée ici avec presque autant d'intérêt que chez vous. Par contre, je ne sais vraiment pas ce qui se passe avec nos législatives, les jeux sont autrement plus prévisibles.

Je m'arrête aux Unes des journaux et ce matin un gros patron s'est retrouvé à la prison de Serkadji pour détournement de fonds, en réalité il a obtenu un crédit monstrueux il y a au moins 4 ou 5 ans et aujourd'hui, on estime que sa société est trop peu productive pour rembourser ; depuis Khalifa, on assiste régulièrement à ce type de blanchiment de conscience (électorale).

Deuxième gros titre, ce cher ministre de l'Intérieur, à Djelfa veut faire voter les bergers de la ville garnison au nom de la réconciliation et des zaouïas... Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il aura un délicieux méchoui offert par les notables qui se battront pour avoir une place à sa table.

Pour ma part, j'ai bien failli me faire tabasser par un exci-

té à cause d'une place de parking : il était tellement furieux que j'ai démarré aussi vite que j'ai pu, il m'a suivie à pied sur une bonne moitié de la rue Tanger et quand il a vu qu'il ne me rattrapait pas, il m'a traitée de pute... c'est ce qui arrive quand tu ne les laisses pas doubler sur la route ou que tu ne cèdes pas ta place à la pharmacie ou au bureau de tabac.

Il me reste à retourner m'enfermer dans mon bureau, je suis heureuse pour une seule raison : ils ont retiré le camion rouge de la place de la grande poste ; il diffusait depuis plus d'un an des dessins animés à longueur de journée et des matchs de foot le soir (plus souvent, celui où l'équipe nationale a joué en demi-finale de Coupe du monde contre l'Allemagne... nostalgiques ces Algériens...).

Ce camion, en plus de débiter de la nostalgie, obstruait la plus belle ouverture sur le port et la mer dans la continuité de ces escaliers qui montent chez le Premier ministre. Je suis donc heureuse de cela.

Raconte-moi un peu, es-tu contente de venir pour « *Mon Père* » ?

Je t'embrasse, à bientôt.

Samira

P.S. : Je suis devenue depuis 15 minutes écrivain public à la poste (j'ai écrit 3 lettres pour retraités à destination de Paris). Gratuitement, bien sûr.

Alger, le 21 mai 2007

Bonjour chère Leïla,

Je reçois à peine ta lettre et je me pose quelques instants pour t'écrire avant que le temps ne continue à me filer entre les doigts. Moi qui tiens tellement à la parole, je suis en ce moment en retard sur tout et je t'avoue que ça me déboussole. J'ai récupéré mon courrier chez ma grand-mère, avec elle je baisse la garde, je peux tout entendre, souvent on s'évade toutes les deux au village, à Taourirt Moussa, où elle est née, où elle a été très tôt orpheline de père, à deux ou trois ans. Sa mère s'est remariée, quant à elle, l'histoire des privations et des violences qu'elle a vécues est sans fin. Ma grand-mère ne lit pas mais elle aime savoir que j'écris des livres. Elle me parle de son père et m'emmène à travers les rues du village en enchaînant les anecdotes, je t'avoue que je perds souvent le fil de qui est marié avec qui et de qui est le cousin de qui, en résumé tout le monde... Taourirt est une grande famille impitoyable dont les premières pierres dateraient de mille ans. Gida, c'est comme ça que je l'appelle, s'est battue pendant plus de vingt ans pour récupérer ses terres, héritage de son père dont la tribu voulait la priver, elle est si fière de me montrer tous ces lieux... Gida est une vraie féministe, une femme libre, de poigne et d'amour. Je te parle d'elle parce que ce matin encore, pour la dixième fois, elle m'a demandé de qui était la lettre te concernant, elle m'a encore demandé si c'était la cousine (ton homonyme qui habite en Haute-Savoie). Cette Leïla,

je ne l'ai vue qu'une fois pour le Noël 2004, elle a épousé un homme brun de Boussâda ce qui a scandalisé son père pour l'arabité du mari et sa mère pour sa noirceur. (Il y a encore des Kabyles comme ça...)

Ce qui me pousse à te dire qu'en dehors de Gida et des moments où je me pose près d'elle, je suis un vrai vagabond qui ne trouve sa place nulle part, pour cela je dévore les routes et les quais de gare et probablement toujours un peu plus mon énergie vitale et mes espoirs. Je passe silencieusement et sème des parties de moi sans attente aucune, je finirai probablement le cœur en haillons.

Maintenant, je culpabilise, je t'ai écrit des lettres à la mine grise, il faut croire que la vitre d'Alger est très sale en ce moment... mais le moral revient doucement au beau fixe... j'ai fait un ménage titanesque à la maison, l'atmosphère se respire un peu mieux, j'ai trouvé chez l'épicier de mon quartier du chocolat Milka au café, c'est un si doux pêché.

Après une longue période d'enfermement, je suis beaucoup sortie cette semaine, j'ai écouté Schubert et Beethoven à la salle Ibn Zeidoun pour l'ouverture du festival européen ; j'ai vu dans la même salle un médiocre et sinistre documentaire sur un poète, le réalisateur devait penser qu'il suffit d'un gros plan sur un cimetière et de plans de coupe de plages pour parler de poésie.

Je n'ai pas voté jeudi dernier et peux t'assurer, pour avoir sillonné Alger en voiture ce jour-là, que les bureaux de vote étaient vides, les Algérois en ont profité pour s'offrir des week-ends prolongés et moi, je suis allée faire ma prière du vendredi à l'orangerie de Djélida, je t'en parlerai dans une prochaine lettre puisque je veux y joindre quelques photos que je développerai demain.

Merci pour ton livre *Le vagabond*, je vois qu'il est dédié à une enfant de Ténès et en lisant ceci je pense aux poissons de cette ville, à ces rougets qui fondent dans la bouche, ces sardines croustillantes et naturellement salées et... et... et tellement de bonnes choses, c'est la ville de Guerouabi, le chanteur de Chaâbi décédé l'année dernière.

J'ai visité cette ville il y a quelques mois à peine, j'y ai mangé avec une amie dans un restaurant du port. Sur la vitrine était écrit « Salle familiale », nous nous sommes installées près de la porte pour profiter du petit courant d'air ; le patron du resto voulait nous placer dans sa fameuse salle familiale délimitée par un gros tissu de velours rouge traversé par des rayures dorées et bien sûr, à l'intérieur de ce carré de chasteté, pas de fenêtres, pas de lumière, aucune ouverture... tu penses bien que nous avons gardé la porte. On nous a pris pour des folles ou des étrangères.

Sur cette route, avant Ténès, il y a un village du nom de Beni Haoua où un bateau parti de Toulon avait fait naufrage au XIX^e siècle... cela expliquerait la blondeur des habitants du village et leurs yeux bleus, c'est la légende de Mama Binette. Des amies à moi en ont fait un magnifique livre intitulé « Déliées ».

Je suis triste de savoir que tu ne viens plus en novembre à Alger et Oran, je voulais t'emmener au lycée Hassiba Ben Bouali et ailleurs encore... qui sait si nous pourrions nous croiser dans cette Algérie !!!

Je t'embrasse.

Samira

Alger, le 26 mai 2007

Bonjour Leïla,

Je crois que je vais cesser de t'écrire, te raconter Alger me fait horriblement mal, je ne peux pas faire autrement que de prendre conscience que cela va de mal en pire malgré toutes les échappées belles qu'on essaye de s'offrir, j'ai le sentiment que l'espace se rétrécit sur nous et nous enferme brutalement, quand je dis nous, je pense aux gens un peu comme moi et j'aurais du mal à te dire comment ? Comme moi... peut-être aux gens libres qui veulent vivre, écrire de la poésie et être heureux de boire une tasse de thé dans un quelconque café maure.

Je crois que je vis au milieu d'un peuple malheureux boulimique et consommateur en puissance... dépression collective je dirais.

Voyons les choses du bon côté, j'écoute de l'excellente musique, j'ai quelques bijoux dans ma bibliothèque, du bon café italien et la mer juste en face de mon bureau.

Tu voulais que je te parle de Djélida ! C'est un petit village à quelque 120 km à l'ouest d'Alger et à 10 km au sud de la Nationale. L'autoroute est-ouest devrait passer à proximité. L'orangerie de Dalila est à côté de ce village, cela fait 20 ans qu'elle a repris une exploitation à l'abandon, il y avait des

jeunes plants sur lesquels on avait lâché les brebis, le pari était risqué dans cette région semi-aride, une région où quand on parle de la femme, on demande pardon à son interlocuteur, par exemple quand un homme dit à un autre homme qu'il doit emmener sa femme chez le médecin, il lui dira « Je dois emmener La femme, sauf ton respect, chez le médecin », et là je te fais une traduction gentille.

Autant te dire que Dalila a livré une bataille de longue haleine pour s'imposer dans leur paysage. Elle a fait un travail titanesque pour avoir de l'eau (forage, puits, raccordement au réseau) et de l'électricité à moyenne tension. Quand tu arrives aujourd'hui dans le jardin, tu arrives dans un petit paradis.

Je pense avoir aujourd'hui la mesure de ses efforts et je peux t'assurer que je ne vois plus la vie de la même façon, ni l'eau, ni la terre, ni les fruits... Je ne peux sincèrement que m'incliner devant sa générosité, sa façon de caresser les arbres des yeux puis des mains l'un après l'autre suivie de sa presque dizaine de chiens. Si je devais te la raconter, c'est un livre encore une fois que j'écrirais. (Kahlouchette, la chatte noire, est très possessive, elle veut que j'arrête de me concentrer ailleurs que sur elle, alors elle se pose sur la feuille, d'où les petites traces sur le papier, elle fait la même chose quand je tarde devant l'ordinateur, elle me cache l'écran).

À cette période de l'année, la taille des arbres a été faite ainsi que la greffe, le désherbage. Le travail principal avec l'arrivée des grandes chaleurs, c'est l'eau, pour le moment le puits et le forage suffisent mais dans quelques semaines il faudra espérer un lâcher de barrage. On surveille les attaques d'insectes, c'est l'araignée qu'il faut craindre, la plus virulente de

tous, mais aussi le puceron, il faut traiter dès les premiers signes. Bien sûr, un arbre bien irrigué auquel on apporte les nutriments nécessaires (qui manquent au sol) sera moins vulnérable aux attaques. Le maître-mot reste donc l'observation.

Dalila m'a offert un olivier, elle en a planté quelques-uns il y a 4 ans, elle m'a donné plus qu'un simple olivier, la terre est une école inestimable.

J'ai choisi pour toi quelques photos, les unes remontent au mois de février pendant la récolte, les autres sont du printemps, fin avril je pense, tu les reconnaîtras grâce aux tapis de fleurs. Tu verras aussi ma grand-mère et le barrage en-dessous de mon village. J'espère te montrer toutes ces choses de visu.

Il y a de fortes chances que je vienne à Paris autour du 22 juin, si cela se confirme, je te téléphonerai. En attendant, je dois m'enfermer dans mes livres au moins jusqu'à l'automne.

Tu vois, je ne peux pas t'écrire de cartes postales pour touristes et je sais que tu n'attends pas cela de moi, ce pays est une plaie béante et douloureuse, il le restera, cette plaie, on la porte en nous malgré l'éloignement de nos histoires pour peu qu'on se regarde en face. Mais, le bonheur n'est-ce pas, est à la mesure du malheur, aussi profond qu'un cri d'amour d'opéra.

À très bientôt quelque part,
Je t'embrasse.

Samira



© coll. Samira Negrouche. 2006





Sidi-Bel-Abbès le 25 juillet 2007

Chère Leïla,

Le texte que tu nous as envoyé pour le numéro précédent de la revue, « Elles font le boulevard » m'a bien évidemment beaucoup touchée puisqu'il parlait de cette ville de Sidi-Bel-Abbès où je me suis installée avec mari et enfants en 1978.

Le boulevard dont tu parles se nomme désormais Boulevard de la Macta. Chaque fin de semaine - le jeudi ayant remplacé le samedi - les jeunes filles continuent à « faire le boulevard ». En groupe ou avec leurs mères, elles ne portent pas de robes « Vichy » à larges volants mais elles sont, pour la plupart, habillées à l'européenne bras-dessus bras-dessous avec celles qui suivent la mode des pays arabes. Mêmes allers retours... Là encore « les frères, de loin, surveillent les sœurs », et le désir dans les regards des jeunes, appuyés contre les grilles des jardins, est toujours présent même s'ils n'ont pas les cheveux blonds et les yeux clairs des légionnaires. Encore que... nombreux sont les jeunes des familles tlemceniennes qui leur ressemblent. Sans parler des enfants qu'ils auraient laissés derrière eux comme en parle Maïssa Bey dans son livre « Cette fille-là ».

Ce n'est plus sur la place Carnot qu'elles dansent mais dans les mariages ou les fêtes entre amis, elles ne vont plus à la piscine du jardin public fermée par manque d'entretien mais à

la piscine municipale aux horaires qui leur sont réservés. « Les jours d'été, les pique-niques dans les forêts et sur les plages voisines, larges familles bruyantes, jeunes corps dénudés, pas de bikini, on les surveille, barrière des hommes et des frères contre les dunes rampantes où se cachent les garçons arabes », comme elles.

Cette promenade que tu nous fais faire à travers l'histoire de ce « jeune homme aux yeux verts » et des « jeunes filles de la Colonie » se situe dans un autre siècle et pourtant, j'ai retrouvé tellement de choses qui existent encore aujourd'hui que j'ai compris qu'une ville a une âme et que, quelles que soient les époques et la population, certaines coutumes qui lui sont propres se pérennisent.

À Bel Abbès les jeunes filles font toujours le boulevard et à Oran les jeunes sont toujours aussi "chichi" qu'à l'époque de Camus !

Bien à toi

Marie-Noël

P.S. : Je t'avais promis une photo du petit fils du "père" qui illustre la photo du livre collectif "Mon père" que tu as dirigé pour nos éditions. Je te la joins, prise à la même saison par mon gendre, dans le même chemin du jardin de Béni Tala à côté de Sfisef (ex Mercier Lacombe). Les roseaux pas encore coupés cachent la colline où toute la famille repose.

Je joins quelques photos prises sur le boulevard de la Macta, à la tombée de la nuit, tu comprendras que j'ai dû les prendre de loin et même en floutée une par discrétion.





Odette et Marion s'en vont en Mauritanie

Monique Vérité

ODETTE DU PUIGAUDEAU

Odette du Puigaudeau, descendante d'une lignée paternelle de négriers reconvertis armateurs nantais et d'une lignée maternelle de marins dunkerquois, est née le 20 juillet 1894 à Saint-Nazaire.

« Ma naissance à Saint-Nazaire a eu sur ma destinée une profonde influence. Il me semble qu'une enfant dont les yeux se sont ouverts sur l'estuaire de la Loire, qui est émerveillée du va-et-vient des bateaux, qui a entendu les sirènes des navires en partance et de ceux qui reviennent chargés de fruits, de bêtes et d'objets étranges, une telle enfant ne peut échapper à la passion de la mer et au rêve des voyages ».

Odette du Puigaudeau eut plaisir, sa vie durant, à rappeler la prégnance de ces diverses marques du destin.

Fille unique, elle grandit au manoir de Kervaudu au Croisic, éduquée hors des chemins de l'école par ses parents, artistes désargentés : son père Ferdinand du Puigaudeau est peintre de l'École de Pont-Aven, ami de Gauguin et sa mère est portraitiste. Jusqu'à l'adolescence elle est élevée dans la nostalgie d'un âge d'or de la petite noblesse bretonne, et elle est traitée comme un fils (elle était appelée Robert) dont la vocation est de redorer le blason familial. Puis, vers ses seize ans, l'horizon se ferme : elle redevient la fille dont le seul avenir est d'être le bâton de vieillesse de ses parents. En 1920, à vingt six ans, pour enfin vivre, elle se résout à quitter sa famille et monte à Paris.

Autodidacte, armée de ses talents de dessinatrice, tour à tour elle reproduit des organismes microscopiques dans des laboratoires scientifiques, portraiture des papillons exotiques chez une collectionneuse, dirige l'atelier de dessin chez Jeanne Lanvin et crée des robes, illustre des livres chez des éditeurs...

Petits métiers exercés dans l'espoir de s'offrir quelques échappées belles ; elle rêve d'être emmenée dans quelque expédition outre-mer, de rejoindre le Musée océanographique de Carthage en Tunisie, de présenter des collections de mode à l'étranger.

En attendant, chaque année durant ses vacances, elle retourne en Bretagne : elle peint faune et flore marines et sort en mer avec les marins.

En 1928, elle obtient son livret de navigation et, enrôlée comme aide-matelot sur « l'Abbé de l'Epée », elle mène pendant trois mois la vie d'une Sinagote, pêchant la crevette au large, sur les hauts fonds du Morbihan. Les étés suivants, elle renouvelle ses campagnes de pêche et sur les conseils de son cousin germain *Alphonse de Chateaubriand*¹, écrivain régionaliste, elle publie en 1930 son premier reportage, la relation d'une de ses équipées, « Une femme avec les thoniers de Concarneau ». Elle prend goût au journalisme, enquête sur la vie des îliennes à Groix, Molène, Ouessant, Sein². Et elle se dit que le titre de reporter et le livret de navigation sont deux bons atouts, pour qui rêve de partir loin !

Deux événements vont accélérer le cours de l'histoire : la mort de Ferdinand du Puigaudeau en 1930, un moment de grande souffrance mais aussi de libération et la rencontre en

Le grand départ

Le 28 novembre 1933





1932 avec Marcelle Borne Kreutzberger, née en 1886, rédactrice au journal *Eve*, l'amie idéale prête à la suivre au bout du monde.

Le grand départ

Le 28 novembre 1933, *Ouest Eclair* titre dans ses colonnes, « À bord d'un langoustier breton, deux intrépides voyageuses, notre collaboratrice Odette du Puigauveau et une Rennaise Melle Marion Sénones³, partent pour la Mauritanie ».

Et on voit, en pleine page, les deux intrépides habillées en bleu de chauffe, gros chandails et sabots de bois, la tête couverte d'un béret breton, posant rayonnantes de fierté au milieu des dix hommes de l'équipage de « la Belle Hironnelle », un dundee de cent onze tonneaux en rade à Douarnenez.

Les deux voyageuses se font débarquer à Port-Etienne, maintenant Nouadhibou. Ni mission officielle, ni subvention : quelques autorisations militaires, quelques connaissances archéologiques, quelques commandes d'articles, un Kodac Junior et deux petits revolvers – tel est leur bagage. D'emblée c'est l'enchantement. Fascinées par l'espace saharien, elles affrontent à chameau les étapes brûlantes, les nuits glacées, la faim, la soif, le bon ou mauvais vouloir de leurs guides, les caprices de leurs montures. Elles frôlent tous les dangers : tempêtes, rezzou, guet-apens, lionnes, crocodiles, vers de Guinée, puits à sec, n'échappant ni aux fièvres, dysenteries, paludisme ni même pour Odette à l'amputation d'un doigt. Mais elles ne sont jamais rassasiées de « cette atmosphère de paix, de résignation et de sagesse qui monte en silence des gens, des bêtes et des paysages d'Afrique. » Odette du Puigauveau retrouve chez les Maures un monde proche du sien, celui d'une aristocratie, aux règles immuables. Familiarité confirmée par cette

rumeur qui court alors la brousse comme on nous l'a relaté – une Française, accompagnée de son esclave, voyage comme un guerrier et écrit comme un marabout... Animées par la passion de découvrir et de connaître, toutes deux vont sillonner, à leurs risques et à leurs frais, 4500 km de ces pistes hasardeuses de la Mauritanie⁴, surnommée par les méharistes français, « le pays de la peur ».

À leur retour à Paris en octobre 1934, la grande presse s'extasie sur leurs exploits tandis que la communauté scientifique rend hommage à leurs mérites et loue leurs découvertes.

Odette du Puigauveau publie ses deux premiers récits de voyage, *Pieds nus à travers la Mauritanie*, couronné par l'Académie française et *La Grande foire aux dattes*, lauréat de la Société des gens de lettres.

Fortes de leur succès, les deux exploratrices, cette fois officiellement chargées de mission, organisent un périple de plus large envergure, une boucle de 6500 km depuis les confins algéro-marocains, Tindouf, la Mauritanie, le Soudan (aujourd'hui le Mali) et retour par Tindouf.

De cette pérégrination de quatorze mois (1937-1938) elles rapportent une importante documentation tant ethnographique qu'archéologique. Odette du Puigauveau écrit quatre livres, illustrés par sa compagne.

La Route de l'Ouest relate leur descente du Sud du Maroc à l'Adrar mauritanien.

Tagant, à travers mille et une notations, présente un tableau complet de cette région où elles ont séjourné quatre mois en 1937, baptisée l'année des Deux dames dans la chronologie maure. *Le Sel du désert* est l'épopée de l'azalaï, la caravane de sel, longue de 5000 chameaux, avec laquelle elles ont



cheminé de Tombouctou jusqu'aux mines de Taoudéni. *Mon ami Rachid, le guépard* est l'histoire de cet animal fétiche ramené par Odette dans ses bagages jusqu'à leur appartement parisien.

La deuxième guerre mondiale met un frein à leurs expéditions (échec de deux projets). Durant cette période elles créent en août 1940 une œuvre de bienfaisance en faveur des prisonniers coloniaux d'Afrique,

le Service Féminin Français.

Il leur faut attendre décembre 1949 pour réaliser leur troisième grande méharée, subventionnée par l'Institut français d'Afrique noire. Leur itinéraire depuis la vallée du Draa jusqu'au fleuve Sénégal les familiarise avec la vie des pistards, bâtisseurs de la route reliant le Maroc au Sénégal ; Odette leur rendra hommage dans son dernier récit, *La Piste*.

Durant les années 1950 et 1960, Odette du Puigauveau poursuit ses activités intellectuelles pour faire connaître la culture maure et pour défendre ce fragile art de vivre saharien adapté aux exigences naturelles d'un environnement contraignant. Elle obtient en 1953 le grand prix d'art décoratif de la France d'outre-mer pour ses peintures murales de Oualata. Elle s'est attelée à la rédaction d'une thèse *Arts*

et coutumes des Maures, sous le patronage de Théodore Monod qui reconnaîtra la valeur de ce travail : « C'est la première technologie artistique du monde arabo-occidental qui nous est enfin donnée. »

Son engagement est aussi militant : elle participe aux luttes pour la décolonisation, s'insurge contre la balkanisation du Sahara, les explosions de la bombe atomique française en Algérie : elle mène des actions sociales auprès des travailleurs immigrés et pour le rapprochement entre musulmans et non-musulmans.



En 1960, elle effectue un voyage de deux mois en Mauritanie ; elle est chargée par le musée de l'Homme de rapporter des pièces ethnographiques pour l'exposition Sahara à laquelle elle est associée.

Le 28 novembre 1960, la Mauritanie fête son indépendance. Tout laisse à penser qu'Odette, amie de longue date du nouveau président Ould Daddah est dans la liesse, en terre mauritanienne. En fait, et ce sera l'ultime choix paradoxal de sa vie, elle s'est ralliée, dans les derniers moments, à la politique marocaine prônant le rattachement de la Mauritanie au Maroc et, invitée par les autorités de ce royaume, elle s'installe à Rabat en 1961. Elle y restera jusqu'à sa mort, le 18 juillet 1991.

Odette du Puigauveau laisse une œuvre aussi variée – écrits, photographies, dessins – qu’abondante par la documentation glanée tant en Bretagne auprès des îliennes et des pêcheurs qu’au Sahara au long des pistes, dans l’intimité des campements et des *ksours*.

Œuvre complexe aussi, à la fois enquête sur l’Autre et quête de soi-même, dans un monde où les bouleversements politiques n’épargnent aucun secteur des modes de vie traditionnels.

-
1. Prix Goncourt, 1911
 2. L’ensemble de ses reportages sont repris dans « Grandeur des îles »
 3. Patronyme choisi par Marcelle après sa rencontre avec Odette
 4. Le contrôle de l’Ouest saharien par les Français sera effectif en 1936.

PUBLICATIONS D'ODETTE DU PUIGAUDEAU

Pieds nus à travers la Mauritanie, Plon, 1936. Phébus, 1992
La Grande foire aux dattes, Plon, 1937
Le Sel du désert, P. Tisé, 1940. Phébus 2001
La Route de l'Ouest, J. Susse, 1945. Ibis Press, 2002
Grandeur des îles, Julliard, 1946, Julliard 1989, Payot 1996 (Préface de Monique Vérité)
Mon ami Rachid, guépard, Albin Michel, 1948
Tagant, Julliard 1949, Phébus 1993
La Piste Maroc – Sénégal, Plon, 1954
Le Passé maghrébin de la Mauritanie, Rabat, 1962
Arts et coutumes des Maures, présenté par Monique Vérité, Ibis Press, 2003

SUR ODETTE DU PUIGAUDEAU

Monique Vérité : Odette du Puigau, une Bretonne au désert (préface de Théodore Monod), Picollec, 1992. Payot, 2001 (bibliographie exhaustive des articles)

Mémoire du pays maure, Ibis Press, 2003